

Le regard des lecteurs sur *La Nouvelle Héloïse* à l'époque de la publication

— La « Seconde préface » comme un portrait du lecteur idéal —

Kentarô ÔYAMA
Université de Tours, ICD

Mots-clefs : Jean-Jacques Rousseau, *La Nouvelle Héloïse*, réception, « Seconde préface », le lecteur idéal.

Résumé

De nombreuses études ont permis de mettre au jour les différents aspects de la réception de *La Nouvelle Héloïse*. Cependant, il nous paraît utile de questionner plus avant la relation qui s'établit entre Rousseau et ses lecteurs. La première partie du présent article portera sur la réception de *La Nouvelle Héloïse* à l'époque de la publication. Nous nous appuierons notamment sur les critiques de Friedrich Melchior Grimm et de Voltaire pour montrer que l'opposition idéologique entre Rousseau et les philosophes de son époque se traduit par un jugement extrêmement sévère portant sur l'œuvre et la pensée de l'auteur, autant que sur sa personne elle-même. Nous examinerons par ailleurs la critique de d'Alembert pour montrer que celui-ci, loin de partager l'opinion de la doxa, exprime un avis personnel, fondé sur les impressions qu'il a ressenties à travers une lecture spontanée, libre de tout jugement préconçu, sensible à la psychologie des personnages, une lecture dans laquelle il ressent l'amour tendre et passionné que se vouent Julie et Saint-Preux comme si c'était une expérience qu'il aurait lui-même vécue dans sa propre vie. Dans la seconde partie de notre article, nous examinerons la réponse de Rousseau aux critiques de ses contemporains. Nous nous appuierons tout d'abord sur les deux préfaces qu'il a données à *La Nouvelle Héloïse* pour mettre en évidence la fonction du dialogisme dans la défense qu'il entend donner à son œuvre. Dans la « Seconde préface », en particulier, il décrit son lecteur idéal sous la figure d'un couple de lecteurs qui sont en même temps mari et femme, un couple d'amoureux vieillissants qui, devant les amours contrariées de Julie et Saint-Preux, peuvent mesurer l'étendue de leur propre bonheur. Nous en appellerons ensuite aux *Dialogues* : Rousseau juge de Jean-Jacques, pour montrer que le dialogisme n'induit pas seulement une relation à deux. Entre la fonction de l'auteur — Rousseau — et celle du narrateur — Jean-Jacques — s'établit la fonction du lecteur — dénommé « un Français » —. La constitution du dialogue se noue ainsi à travers trois fonctions associant l'auteur, le narrateur et le lecteur. La lecture idéalisée par Rousseau dans *La Nouvelle Héloïse* n'est possible que si la nature des liens qui unissent les protagonistes du dialogue est favorable à la construction d'une entente. Il faut que les trois protagonistes s'accordent sur un point de vue partagé pour que survienne l'unité au terme du dialogue. Un tel accord est impossible si l'un des protagonistes est aveuglé par une idéologie doctrinale, comme c'est le cas des philosophes contemporains qui poursuivent Jean-Jacques Rousseau de leur mépris. L'absence de préjugé, l'ouverture d'esprit, une réflexion sincère fondée sur l'expérience personnelle, sont les premières conditions d'une quête que Rousseau poursuit tout au long de son œuvre que l'on pourrait résumer comme une quête du lecteur idéal.

Introduction

Le roman épistolaire de Rousseau *La Nouvelle Héloïse* fut un immense succès de librairie. Il toucha un très nombreux public dès sa première publication chez Marc-Michel Rey, à Amsterdam, en 1761¹, puis il fut réédité plus de quatre-vingts fois avant la fin du XVIIIe siècle. Dans la sphère privée, les opinions qui s'échangeaient sur *La Nouvelle Héloïse* étaient plutôt favorables, et même enthousiastes. Dans les milieux intellectuels, en revanche, les lecteurs se montraient plus sévères. La réaction des lecteurs est tellement riche et intéressante qu'elle a généré de nombreuses études sur la place et la fonction du lecteur. Robert Darnton, notamment, s'est appuyé sur la correspondance de Jean Ranson, un commerçant de La Rochelle et fervent lecteur de *La Nouvelle Héloïse*, pour mettre en lumière le goût passionné des lecteurs pour cette œuvre au moment de sa publication². Claude Labrosse en appelle à de nombreux témoignages de lecture pour examiner la relation entre l'auteur et le lecteur à travers la médiation de l'œuvre³. Quant à Raymond Trousson, il met en perspective les critiques parues dans les revues littéraires et dans les écrits épistolaires échangés par les lecteurs contemporains pour montrer l'importance du lecteur dans la réception⁴. L'ouvrage publié en 2012 par Geneviève Goubier et Stéphane Lojkine sous le titre *Sources et postérités de La Nouvelle Héloïse*⁵ apporte des indications précieuses sur la relation qui s'opère à travers la littérature entre Rousseau et ses lecteurs de toutes les époques. L'ensemble de ces études a permis de mettre au jour, dans une très large mesure, les différents aspects de la réception de *La Nouvelle Héloïse* dès le moment de la publication. Cependant, il nous paraît utile de questionner plus profondément la relation qui s'établit entre Rousseau et ses lecteurs.

La réception de *La Nouvelle Héloïse* à l'époque de la publication

Louis-Sébastien Mercier décrit ainsi la réception de *La Nouvelle Héloïse* à l'époque de la publication : d'un côté, « les gens de lettres rejetèrent, autant qu'ils le purent, l'effet de l'ouvrage » ; de l'autre, « le public [...] admira l'éloquence des passions, le beau portrait de Julie, la force et la grâce de la diction⁶. » Bien que cette formulation nous paraisse un peu trop schématique, elle a néanmoins le mérite de définir assez clairement l'opposition qui se fait jour entre deux catégories de lecteurs : les gens de lettres, attachés au modèle classique, qui rejettent la forme du roman, et les lecteurs ordinaires qui, adhérant au contraire à cette forme, se laissent emporter dans une lecture enthousiaste.

Voyons d'abord comment s'exprime le rejet manifesté par les hommes de lettres. À ce sujet, nous pouvons citer le témoignage de Grimm, qui écrit le 15 janvier 1761, juste après la publication de l'ouvrage⁷ :

¹ « L'empressement du public pour la lecture de cet ouvrage fut extrême. [...] L'enthousiasme fut universel. On voyait la jeune fille, l'œil baissé et rougissant à demi, s'emparer furtivement d'un tome après l'autre, et gémir de ce qu'il n'y en avait que six. Dans toutes les sociétés, on disputait pour ou contre le caractère des personnages. » (MERCIER, 1788 : 458-459).

² DARNTON, 1984.

³ LABROSSE, 1985.

⁴ TROUSSON, 2011.

⁵ GOUBIER et LOJKINE (dir.), 2012.

⁶ MERCIER, 1788, 449.

⁷ *La Nouvelle Héloïse* parut le 10 janvier.

Je crois que M. Rousseau est absolument sorti de son genre en voulant faire un roman. [...] De tous les ouvrages dont le public s'occupe et se souvient, je ne vois pas qu'il en ait paru depuis longtemps un plus mauvais que *La Nouvelle Héloïse*. [...] On trouve partout un auteur dépourvu de génie, d'imagination, de jugement et de goût⁸ [...].

Grimm critique le développement de l'intrigue, le manque de vraisemblance des situations, le caractère peu naturel des personnages, et même le style employé par Rousseau. Mais le principal défaut de ce roman, selon lui, touche à son existence même, une existence absurde puisqu'elle ne se fonde sur aucune nécessité.

La théorie de Grimm — fondée sur la théorie classique héritée d'Aristote — est que les chefs-d'œuvre de la littérature se développent à partir d'un incident qui contient en puissance l'enchaînement de tous les autres⁹. Son point de vue est qu'il n'existe pas, dans *La Nouvelle Héloïse*, cet « incident » — comme un « accroc » dans la réalité ordinaire — qui, non seulement justifie le roman, mais le rend nécessaire aux yeux de l'auteur et du lecteur. Faute d'un tel commencement, le développement de l'intrigue, le caractère des personnages, le rapport entre leur discours et leurs actes, tous les rouages de la fiction tombent en panne et l'intrigue romanesque ne fonctionne pas.

Dans un second article paru le 1^{er} février 1761, Grimm déclare que le passage du roman le mieux réussi, selon lui, est un échange entre Julie et sa cousine Claire (Mme d'Orbe) : « Il y a à mon gré une seule chose sublime dans *La Nouvelle Héloïse*, et qui porte vraiment le caractère du génie : c'est le rêve de Julie pendant sa petite vérole.¹⁰ »

L'épisode auquel il fait allusion est relaté dans les lettres 13 et 14. La première est une confession signée de Julie :

Dans un des moments où j'étais le plus mal, je crus [...] voir à côté de mon lit cet infortuné [Saint-Preux] [...] pâle, défait [...] et le désespoir dans les yeux. Il était à genoux ; il prit une de mes mains, et [...] la couvrait de baisers et de larmes. [...] Je voulus m'élancer vers lui [...] tu l'arrachas de ma présence, et ce qui me toucha le plus vivement, ce furent ses gémissements que je crus entendre à mesure qu'il s'éloignait¹¹.

Dans la lettre suivante, Claire répond à sa cousine que c'est elle qui avait permis à Saint-Preux de pénétrer dans sa chambre de malade alors qu'elle avait perdu connaissance. Voici comment elle décrit la scène :

Il se jeta à genoux [...] ; il élevait les mains et les yeux ; il poussait de sourds gémissements ; il avait peine à contenir sa douleur et ses cris. Sans le voir, tu sortis machinalement une de tes mains ; il s'en saisit avec une espèce de fureur [...]. Je vis que tu l'avais reconnu, et [...] je l'arrachai de la chambre à l'instant, espérant éluder l'idée d'une si courte apparition par le prétexte du délire¹².

⁸ Friedrich Melchior Grimm, *Correspondance littéraire*, 15 janvier 1761.

⁹ « Un auteur est bien à plaindre et son lecteur encore davantage, quand l'héroïne est obligée de prendre la petite vérole ou de tomber dans l'eau pour soutenir l'intérêt du roman, au lieu que dans la nature et dans les ouvrages de génie dont elle est le modèle, un seul incident fait naître tous les événements, et suffit au développement des caractères, de l'intrigue et de la catastrophe. », GRIMM, *ibid.*

¹⁰ GRIMM, *Correspondance littéraire*, 1 février 1761.

¹¹ Jean-Jacques Rousseau, *La Nouvelle Héloïse*, Œuvres complètes, publiées sous la direction de B. Gagnebin et M. Raymond, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », tome II, 1961, 329 (III-13). Les citations des œuvres de Rousseau se réfèrent à cette édition que nous indiquons infra par l'abréviation OC.

¹² OC II, 333 (III-14).

Le passage le plus apprécié de Grimm est de la main de Julie :

À chaque minute, à chaque instant, il me semble de le voir dans la même attitude ; son air, son habillement, son geste, son triste regard frappent encore mes yeux : je crois sentir ses lèvres se presser sur ma main ; je la sens [se] mouiller de ses larmes ; les sons de sa voix plaintive me font tressaillir ; je le vois entraîner loin de moi ; je fais effort pour le retenir encore : tout me retrace une scène imaginaire avec plus de force que les événements qui me sont réellement arrivés¹³.

Grimm goûte particulièrement ce passage où l'erreur de Julie fait apparaître le monde imaginaire quasiment plus réel que ne l'est la réalité elle-même : « Cette erreur de Julie de confondre une chose réelle avec ses rêveries, avec la différence cependant d'une impression plus vive, me paraît une chose de génie [...]. C'est que cela est vrai, et que cela n'était pas aisé à trouver ». Grimm, cependant, ajoute cette critique rédhibitoire : « M. Rousseau a ensuite gâté cet endroit comme il gâte tout. Il fallait que le lecteur fût seul dans la confiance, et non que Claire apprît à Julie comment le tout s'était passé¹⁴ [...] ». Il conclut : « M. Rousseau a rendu platement une [...] circonstance qui, mieux arrangée, pouvait être sublime¹⁵. »

Si la sévérité de Grimm nous paraît excessive, c'est peut-être parce qu'il reste sourd, justement, à la nécessité ressentie par Julie d'engager le dialogue au sujet de cette rencontre qu'elle croit avoir faite en rêve. Elle écrit à sa cousine :

J'ai longtemps hésité à te faire cette confiance ; [...] mais mon agitation loin de se calmer, ne fait qu'augmenter de jour en jour, et je ne puis plus résister au besoin de t'avouer ma folie. Ah ! qu'elle s'empare de moi tout entière. Que ne puis-je achever de perdre ainsi la raison ; puisque le peu qui m'en reste ne sert plus qu'à me tourmenter¹⁶ !

On peut lire, à travers ce passage, un appel de Julie à sa cousine qui, sentant la nécessité de lui raconter les faits tels qu'ils se sont réellement produits, tâche de calmer son délire. La platitude reprochée par Grimm à l'imagination et au style de Rousseau n'a d'égal que sa propre insensibilité aux sentiments qui régissent le dialogue entre les deux cousines.

Pour résumer, nous voudrions citer les premiers mots de cette critique de Grimm : « J'ai déjà eu occasion de remarquer que le vrai talent de M. Rousseau est celui d'un sophiste [...] »¹⁷. » Nous remarquons que sa critique porte sur l'œuvre de Rousseau tout entière, et jusqu'à ses fondements même. Grimm n'éprouve aucune estime pour notre auteur.

À vrai dire, les philosophes des Lumières sont quasiment unanimes pour reprocher à Rousseau ses idées, sa méthode et son style. Le plus sévère représentant de cette intelligentsia opposée à Rousseau est incontestablement Voltaire. Celui-ci a publié quatre lettres, sous le pseudonyme de Marquis de Ximénès¹⁸, pour faire connaître son opinion sur *La Nouvelle Héloïse*, et, de manière fort blessante, sur la personnalité de l'auteur lui-même. Remarquant que Rousseau a tendance à s'identifier au personnage

¹³ OC II, 329-330 (III-13).

¹⁴ GRIMM, *Correspondance littéraire*, 1^{er} février 1761.

¹⁵ *Ibid.*

¹⁶ OC II, 330 (III-13).

¹⁷ GRIMM, *Correspondance littéraire*, 1 février 1761.

¹⁸ VOLTAIRE, *Lettres sur La Nouvelle Héloïse ou Aloïsia de Jean-Jacques Rousseau, citoyen de Genève, Les Œuvres complètes de Voltaire*, Oxford, Voltaire Foundation, t. 51B, 2013.

de Saint-Preux, à partir de la deuxième lettre Voltaire emploie le nom de Jean-Jacques à chaque fois qu'il veut parler de Saint-Preux. Par cette plaisanterie méchante, il se moque de Rousseau plus qu'il ne le critique objectivement.

Dans l'ensemble de ses quatre lettres, Voltaire manifeste une telle méchanceté que sa critique ne passe pas inaperçue. Bien qu'il écrivît sous un pseudonyme, sa véritable identité ne faisait pas mystère aux yeux des lettrés contemporains. Grimm, qui avait pourtant, lui aussi, critiqué sévèrement *La Nouvelle Héloïse*, désapprouva cette méthode consistant à critiquer une œuvre sans prendre la responsabilité de ses opinions. D'Alembert, quant à lui, écrivit directement à Voltaire pour lui faire remontrance de cette manière indigne d'un grand philosophe comme lui.

À cette époque où les esprits sont encore imprégnés des critères esthétiques classiques, le jugement de valeur établi par les critiques se fonde principalement sur le caractère moral des personnages, la vraisemblance de l'intrigue et la perfection du style. Les encyclopédistes se devaient de se distinguer en tant que tels. Leurs prises de position étaient une manière de se reconnaître entre eux tout en se démarquant des autres. Comment ces penseurs auraient-ils pu admettre une théorie complètement opposée à leur propre doctrine et à leur propre conception de la philosophie ? Les critiques de Grimm ou de Voltaire s'accordent parfaitement sur le point du regard qu'ils portent sur Rousseau. En tant qu'auteur, Grimm ne lui reconnaît que les qualités d'un sophiste. En tant que personne humaine, tous deux lui manifestent le même mépris. Pour cette raison, nous pouvons dire que leur critique dépasse la limite d'un jugement éclairé sur l'œuvre. Leur place, en tant que critique, n'est pas celle d'un lecteur mais d'un auteur, et qui plus est, d'un auteur reconnu qui a conscience de l'être. À travers leurs critiques se dessine en filigrane l'image qu'ils se font d'eux-mêmes. Tous deux expriment le même sentiment d'autosatisfaction quant à leur aptitude à écrire de la littérature. Tous deux se considèrent comme des maîtres vis-à-vis de l'apprenti Rousseau.¹⁹ À travers leurs écrits, on peut découvrir une image du conflit qui oppose les philosophes, et particulièrement les encyclopédistes, à Rousseau.

On pourrait croire que d'Alembert, parce qu'il respecte Rousseau et apprécie son œuvre, constitue, parmi les encyclopédistes, une exception qui confirme la règle. Mais en réalité, d'Alembert s'était écarté du groupe des encyclopédistes depuis le moment, en 1759, où *l'Encyclopédie* avait été censurée. Le 2 février 1761, il écrit, dans une lettre adressée à Julie de Lespinasse, une critique dans laquelle il se place du côté des admirateurs de *La Nouvelle Héloïse* :

J'entends dire que toutes les lettres sont du même ton et que c'est toujours l'auteur qui parle et non pas les personnages ; je n'ai point senti ce défaut, les lettres de l'amant me paraissent pleines de chaleur et de force, celles de Julie de tendresse et de raison²⁰.

Il écrit également : « Les épisodes, les accessoires, les détails sur l'économie domestique, sur les plaisirs de la campagne, sur l'éducation, etc., [...] me plaisent infiniment en eux-mêmes²¹. » Pour lui, l'art de Rousseau est à la fois d'exprimer des

¹⁹ Grimm aussi bien que Voltaire considère la critique de *La Nouvelle Héloïse* comme un moyen de vanter ses propres qualités. En montrant (ou en imaginant) les défauts de l'œuvre de Rousseau, tout en dénonçant les faiblesses de l'auteur, ils se donnent eux-mêmes à voir, par opposition, sous le jour avantageux de la force et de la perfection.

²⁰ Appendices 235, *Correspondance complète de Jean-Jacques Rousseau*, éd. R. A. Leigh, 1965-1995, t. 8, 341-342. Les citations des lettres réfèrent à cette édition que nous indiquons *infra* par l'abréviation CC.

²¹ *Ibid.*

émotions qui affectent vivement et profondément la sensibilité du lecteur, tout en lui ménageant des pauses dans lesquelles il l'instruit et le divertit.

D'Alembert note le naturel des protagonistes du roman et la logique de leur relation passionnée. Il écrit par exemple : « À l'égard du style, je crois [...] qu'il n'y a rien à y désirer ; il est plein de vérité, de clarté, de chaleur et de force²² ». Pour résumer, d'Alembert ne témoigne que du plaisir qu'il a senti en lisant le roman de Rousseau.

Nous avons indiqué qu'au moment où il rédige cette lettre adressée à Julie de Lespinasse, il s'est déjà éloigné des encyclopédistes. Son point de vue s'attache au plaisir qu'il a ressenti, ou plutôt qu'il a *pu* ressentir dans sa lecture de l'œuvre, écrit-il, car il fait partie des lecteurs qui ont déjà aimé, comme Saint-Preux, « avec autant de passion que de tendresse²³ ».

D'Alembert avoue qu'il était tellement saisi par la violence du sentiment éprouvé par Julie et Saint-Preux, et si frappé par la vivacité de leur échange amoureux, qu'il s'était laissé emporter sans résistance dans le monde de la fiction. Contrairement à Grimm et à Voltaire, il se donne comme un simple lecteur, un homme qui utilise la lecture pour ressentir, par procuration, les émotions éprouvées par un autre.

Si nous étudions la réception de *La Nouvelle Héloïse* sous l'angle du conflit idéologique, nous voyons qu'elle procède d'une rivalité entre l'opinion individuelle et l'opinion de la doxa. Cette rivalité même est manifeste à travers le grand nombre de critiques publiées autour de *La Nouvelle Héloïse*. C'est justement parce que cet ouvrage a suscité un très grand nombre de réactions qu'il est possible, et même aisé, de discerner cette opposition foncière entre les deux catégories de lecteurs.

Nous avons déjà eu l'occasion de développer ailleurs²⁴ ce qu'il en est de la critique « ordinaire », où le lecteur témoigne simplement des effets de la lecture. Dans ce type de critique, il est fréquent que le lecteur cherche à expliciter, à justifier ou à légitimer le rapport qui relie la fiction à son propre vécu. Les hommes de lettres, qui sont des gens de métier, établissent leur jugement, au contraire, non sur l'intimité de la relation qu'ils nouent avec les personnages, mais sur des principes doctrinaux, c'est-à-dire sur des présupposés qui les éloignent des lecteurs ordinaires. Croyant par cette distanciation atteindre à un jugement parfaitement objectif, en réalité ils portent des œillères. Dans le cas d'un lecteur ordinaire, son opinion résulte simplement du rapport qu'il opère entre la fiction qu'il est en train de lire et les circonstances de sa propre vie.

La réponse de Rousseau à ses contemporains : une quête du lecteur idéal en filigrane

Le texte de *La Nouvelle Héloïse* est accompagné de deux préfaces, toutes deux composées par Rousseau. La première, composée à l'époque où il n'avait pas encore achevé le roman, prend la forme d'un dialogue entre deux personnages respectivement dénommés « R » — le double de Rousseau — et « N » — figurant le lecteur —. Cette préface, bien qu'elle fût rédigée en 1759²⁵, ne figure cependant pas dans l'édition du 10 janvier 1761. La préface figurant dans cette édition inaugurale n'est que le résumé du texte intégral, lequel sera publié un mois plus tard, isolément, chez un autre

²² *Ibid.*

²³ *Ibid.*

²⁴ ÔYAMA, 2021 : 19-36.

²⁵ Rousseau à Marc-Michel Rey, le 14 mars 1759, CC 788, t. 6, 43-45.

éditeur²⁶. Pourquoi Rousseau publia-t-il cette préface rédigée en 1759 un mois après la publication de son ouvrage, le 16 février 1761 ? Pour élucider cette question, nous en appellerons à deux lettres qu'il a lui-même adressées à Charles Duclos en 1760 et à François Coindet le 9 février 1761 (une semaine avant la publication).

Dans sa lettre adressée à Duclos, il explique au sujet de la première préface — celle qui fut publiée la première : « Comme cette préface n'est que l'abrégé de celle dont je vous ai parlé, je persiste dans la pensée de donner celle-ci à part²⁷. » On voit que son intention est de laisser son livre produire un effet sur les lecteurs. Par ailleurs, il précise dans sa lettre à Coindet à quel type de lecteur il adresse cette préface : « cette brochure est pour les gens de lettres ; ce n'est plus un roman²⁸. »

C'est donc à cette « Seconde préface », c'est-à-dire au dialogue entre les personnages de l'auteur (R) et du lecteur (N), que Rousseau confie la défense de *La Nouvelle Héloïse*. Les sujets abordés par les deux locuteurs sont extrêmement variés. À travers leur discussion, l'auteur « R » répond clairement et distinctement aux critiques qui lui sont adressées par « N », un lecteur de son temps.

Cependant, même si cette « Seconde préface » vise à répondre aux critiques des « gens de lettres », elle comprend également un portrait du lecteur idéal. Un tel lecteur, écrit Rousseau dans la « Première préface », ne se rencontre pas souvent. Il le situe à la campagne. C'est un couple de paysans qui vit paisiblement, retiré dans les terres, loin de la ville :

J'aime à me figurer deux époux lisant ce recueil ensemble, y puisant un nouveau courage pour supporter leurs travaux communs, et peut-être de nouvelles vues pour les rendre utiles. Comment pourraient-ils y contempler le tableau d'un ménage heureux, sans vouloir imiter un si doux modèle²⁹ ?

À ce couple de paysans, Rousseau destine son ouvrage comme une nourriture spirituelle, un filtre leur permettant d'illuminer leur quotidien afin de voir le bonheur où ils ne le voyaient pas, et d'éclairer leur âme qui, réchauffée par cette lecture, serait inéluctablement conduite à s'élever dans les strates nobles et riantes du devoir que l'on accomplit par plaisir, et du sentiment qui s'accorde avec un cœur vertueux.

Ainsi que l'a remarqué Robert Darnton, le lecteur idéal dépeint dans ce passage n'est pas à proprement parler une identité du couple de paysans³⁰. Il s'agit plutôt d'un lecteur qui a pris ses distances avec les distractions, les dissipations et la vaine agitation des villes. Le lecteur idéal est celui qui vit dans un lieu où n'existe aucun des préjugés, des conventions, des normes ou des principes qui dirigent la conduite des habitants des villes. Julie et Saint-Preux se donnent comme des représentants de ce monde vertueux. Échappant à la pollution morale qui frappe la plupart de leurs contemporains, ils partagent leur passion amoureuse en échangeant des lettres, et en lisant cette correspondance, le lecteur à son tour partage cette pure expérience de la passion. L'efficace de la littérature est de lui faire vivre (ou revivre) les effets de la passion dans sa propre vie, sa vertu est de le faire réfléchir sur les valeurs susceptibles de

²⁶ L'ordre chronologique de la publication est inverse de celui de la composition. Nous appelons ici « Première préface » celle qui fut publiée la première, c'est-à-dire le résumé synthétique de la préface dialoguée qui fut rédigée la première mais publiée en second lieu, et que nous appelons pour cette raison « Seconde préface ».

²⁷ Rousseau à Charles Duclos, 26 novembre 1760, CC 1174, t. 7, 328.

²⁸ Rousseau à François Coindet, 9 février 1761, CC 1268, t. 8, 68.

²⁹ OC II, 23.

³⁰ DARNTON, *ibid.*

donner sens à son existence.³¹

Remarquons que c'est à deux que le couple de Julie et Saint-Preux travaille à cette correspondance épistolaire, et que c'est également à deux que le couple de paysans travaille à la réception de l'œuvre. La nécessité de la forme dialoguée est expliquée à Julie par Saint-Preux dans le passage suivant :

Pour nous qui voulons profiter de nos connaissances, nous ne les amassons point pour les revendre, mais pour les convertir à notre usage, ni pour nous en charger, mais pour nous en nourrir. Peu lire, et beaucoup méditer à nos lectures ou ce qui est la même chose en causer beaucoup entre nous, est le moyen de les bien digérer. Il y a, je l'avoue, bien des gens à qui cette méthode serait fort nuisible et qui ont besoin de beaucoup lire et peu méditer, parce qu'ayant la tête mal faite, ils ne rassemblent rien de si mauvais que ce qu'ils produisent d'eux-mêmes. Je vous recommande tout le contraire, à vous qui mettez dans vos lectures mieux que ce que vous y trouvez, et dont l'esprit actif fait sur le livre un autre livre, quelquefois meilleur que le premier³².

Saint-Preux écrit également : « Nous nous communiquerons donc nos idées ; je vous dirai ce que les autres auront pensé, vous me direz sur le même sujet ce que vous pensez vous-même, et souvent après la leçon j'en sortirai plus instruit que vous³³. »

On voit que la discussion et la délibération sont communes au couple des auteurs et au couple des lecteurs. L'importance du dialogue se perçoit à même le développement de l'intrigue. Pour en donner encore quelques exemples, lorsque Saint-Preux décide de se rendre à Paris suite à l'interdiction que lui a faite le baron d'Étange de continuer à fréquenter Julie, cette décision intervient au terme d'une conversation avec son ami Bomston et Claire, la cousine de Julie. Par ailleurs, la longue conversation entamée par Saint-Preux, Julie et Wolmar sur les principes de l'économie — comment administrer un ménage ? comment exploiter le domaine de Clarens ? comment éduquer les enfants ? — se termine par un commun accord. Ce qu'il faut remarquer ici, c'est qu'une relation de confiance entre les différents locuteurs, c'est-à-dire une relation d'amour ou d'amitié, est nécessaire pour leur permettre de s'entendre au terme d'une discussion sincère.

Au contraire, le défaut d'écoute et d'attention ne conduit qu'à l'échec. Ainsi, on ne remarque aucune intimité dans le dialogue qui s'échange entre le baron d'Étange et lord Bomston au sujet du mariage de Julie et Saint-Preux, et c'est justement ce défaut d'intimité — un manque d'ouverture à l'autre — qui explique le refus du Baron d'Étange de se rendre aux arguments de Bomston. Après l'échec de cette négociation, Bomston se retourne vers Saint-Preux dont il imagine la déception et la tristesse. Le mari de Claire manifeste alors le désir de se mêler à leur conversation, mais Claire le lui interdit. Dans ce dernier exemple, également, nous voyons que l'intimité est une condition nécessaire pour un dialogue véritable, c'est-à-dire un dialogue au sens où l'entend Rousseau. Le dialogue est une relation à deux : il exclut l'intervention d'une tierce personne.

Pour en revenir à la « Seconde préface », nous avons déjà indiqué que « R » représente « Rousseau » et « N » n'importe quel lecteur appartenant à la sphère intellectuelle : un homme de lettres, un encyclopédiste, un philosophe des Lumières, c'est-

³¹ Nous avons déjà évoqué cette question dans notre article mentionné à la note 24.

³² OC II, 57-58.

³³ *Ibid.*

à-dire un penseur éclairé comme Diderot³⁴. Dans ce dialogue, les deux interlocuteurs ne découvriront aucun point d'entente. Aucune complicité, aucune confiance ne leur permet d'établir leur échange sous l'angle d'un horizon partagé. Pour cette raison, leur conversation n'est pas un véritable dialogue. En filigrane, cette scène traduit également l'impossibilité d'un dialogue constructif entre Rousseau et Diderot.

La thématique du dialogue fut reprise et développée dans tous les travaux ultérieurs de Rousseau, et particulièrement dans les écrits autobiographiques qu'il écrivit à la fin de sa vie. Nous pensons en particulier aux trois dialogues contenus dans *Rousseau juge de Jean-Jacques*. Dans cette œuvre, « Rousseau » est le nom du personnage qui assure la défense de l'auteur. Un deuxième personnage, également fictif, joue le rôle du lecteur et se nomme « un Français ». Enfin, un troisième personnage, Jean-Jacques, constitue pour ainsi dire le mandataire de Jean-Jacques Rousseau dans le monde de la fiction.

Dans chacun des trois dialogues, le personnage de « Rousseau » converse avec le « Français ». Dans le premier dialogue, il se place du point de vue de l'auteur pour expliciter son argumentation. Mais son discours vise également à persuader le lecteur des intentions vertueuses du narrateur, le double de « Rousseau », c'est-à-dire « Jean-Jacques ». Dans le deuxième dialogue, il relate au « Français » sa rencontre avec « Jean-Jacques ». En conclusion de cette rencontre, dit-il, il a acquis la conviction que « Jean-Jacques » est un homme vertueux, même si ses manières sont quelquefois pénibles à supporter. Dans le troisième dialogue, le « Français » répond que, s'il doutait tout d'abord de la vertu du narrateur (Jean-Jacques), il en est convaincu à présent qu'il a entendu les arguments de l'auteur (Rousseau). On voit que les trois personnages représentent respectivement les points de vue de l'auteur (Rousseau lui-même), du lecteur (un Français) et du narrateur (Jean-Jacques), et que ces trois points de vue se prolongent et se complètent réciproquement, aboutissant à un accord parfait.

Pour ces raisons, la lecture idéalisée par Rousseau dans *La Nouvelle Héloïse* comprend un présupposé sur la nature des liens qui unissent les protagonistes du dialogue. Le moins qu'on puisse dire est que cette « nature » n'est pas favorable à la construction d'une entente, et encore moins à l'éclosion d'un accord, lorsqu'il s'agit d'un dialogue entre des protagonistes adhérant à une idéologie doctrinale dont ils ne parviennent pas à se délivrer.

La lettre de d'Alembert à Julie de Lespinasse procède d'une délibération sur *La Nouvelle Héloïse*. Dans ce sens, on peut dire que cette œuvre atteint son but, qui est justement de susciter la discussion entre les lecteurs. Cependant, bien qu'il ait approché de près son lecteur idéal, Rousseau n'a jamais accordé sa confiance à un seul de ses lecteurs dans la réalité. C'est peut-être pour cette raison que, depuis le « Discours sur les sciences et les arts », il n'a cessé de dépeindre son lecteur idéal.

Rappelons que l'« auteur », dans la « Seconde préface », n'est pas Rousseau en personne, mais un personnage fictif — un avatar — auquel il a prêté son nom. De même, le lecteur dénommé « N » est lui aussi un prête-nom, la figure indéfinissable et abstraite d'un lecteur qui n'existe pas dans la réalité. L'auteur et le lecteur sont tous deux représentés dans la fiction par un double imaginaire, et c'est pourquoi la représentation même du « dialogue » qu'ils pourraient développer ensemble n'a aucun lien avec une réalité concrètement vécue. L'auteur et le lecteur, en tant que tels, ne peuvent

³⁴ Philip Robinson suggère que cette préface a probablement été composée en réaction de l'*Entretien sur Le Fils naturel* de Diderot (ROBINSON, 2002 : 405-419.)

interagir mutuellement qu'à travers l'acte d'écrire ou de lire une œuvre de littérature.

Conclusion

Nous avons montré que le dialogue se construit dans une association entre l'auteur, le narrateur et le lecteur. Le lecteur idéal se constitue en filigrane à travers cette structure qui met en parallèle les visées de l'auteur véritable (Rousseau), la fiction narrative (Jean-Jacques) et le travail du lecteur ordinaire (un citoyen lambda appelé « un Français »). La lecture idéalisée par Rousseau n'est possible que si les protagonistes du dialogue sont unis par un lien favorable à la construction d'un accord. Il faut que les trois protagonistes s'entendent pour que survienne, au terme du dialogue, l'unité d'un point de vue partagé. Un tel accord est impossible si l'un des protagonistes est aveuglé par une idéologie doctrinale, comme c'est le cas des philosophes contemporains qui poursuivent Jean-Jacques Rousseau de leur mépris. L'absence de préjugé, l'ouverture d'esprit, une réflexion sincère fondée sur l'expérience personnelle, sont les premières conditions d'une quête que Rousseau poursuit tout au long de son œuvre que l'on pourrait résumer comme une quête du lecteur idéal.

Bibliographie sélective

Œuvres de Jean-Jacques Rousseau

Rousseau Jean-Jacques, Œuvres complètes, édition publiée sous la direction de Bernard Gagnebin et Marcel Raymond, assisté de divers collaborateurs, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1959-1995, 5 vol.

Correspondance complète de Jean-Jacques Rousseau, édition critique établie et annoté par Ralph Alexandre Leigh, Oxford, Voltaire Foundation, 1965-1998, 52 vol.

Études sur Jean-Jacques Rousseau

BERCHTOLD Jacques, *La Nouvelle Héloïse, le lieu, la mémoire*, Paris, Classiques Garnier, 2021.

CHARTIER Roger (dir.), *Pratiques de la lecture*, Paris, Rivages, 1985.

DARNTON Robert, *The Great Cat Massacre: And Other Episodes in French Cultural History*, New York, Basic Books, 1984.

CALAS Frédéric, *Le Roman épistolaire*, Paris, Nathan Université, 1996.

GOUBIER Geneviève et LOJKINE Stéphane (dir.), *Sources et postérités de La Nouvelle Héloïse de Rousseau. Le modèle de Julie*, Paris, Desjonquères, 2012.

HAMMANN Christine, « Ce qu'il faut comprendre des parallogismes de la préface dialoguée de *La Nouvelle Héloïse* (Rousseau incendiaire) », *Annales de Jean-Jacques Rousseau*, Genève, Société Jean-Jacques Rousseau, 2008, p. 405-419.

—, *Déplaire au public : le cas Rousseau*, Paris, Classique Garnier, 2011.

LABROSSE Claude, *Lire au XIIIe siècle : la Nouvelle Héloïse et ses lecteurs*, Lyon, Presses universitaires de Lyon, 1985.

VERSINI Laurent, *Le roman épistolaire*, Paris, PUF, 1979.

LEONE Maria, « La seconde préface de *La Nouvelle Héloïse* ou les enjeux philosophiques d'une pensée de la contradiction », dans *Dix-huitième siècle*, n° 38, Paris, Société française d'étude du dix-huitième siècle, 2006, p. 495-510.

MARTIN Christophe, *Espaces du féminin dans le roman français du XVIII^e siècle*, Oxford, Voltaire Fondation, 2004.

—, « Critique du préjugé et pensée du possible au siècle des Lumières », *La critique du préjugé au prisme de l'herméneutique*, éd. Muriel Brot et Claire Fauvergue, Paris, Hermann, 2020, p. 73-93.

—, « Expériences de pensée et pensée du possible, de Fontenelle à Rousseau », revue *Tangence*, n°124, 2021.

MERCIER Louis Sébastien, « Des écrits publiés à l'occasion de *La Nouvelle Héloïse* », dans *Œuvres complètes de J.-J. Rousseau*, Paris, Poinçot, 1788, t. IV,

ÔYAMA Kentarô, « Le statut du lecteur dans *La Nouvelle Héloïse* — Dialogisme et ambivalence », *Études de langue et littérature françaises*, n° 52, Société des études de langue et littérature françaises de l'Université de Kyoto, 2021, p. 19-36 (en japonais).

PERRIN Jean-François, *Rousseau. La Nouvelle Héloïse*, Neuilly, Atande, 2021.

ROBINSON Philip, *Rousseau's Doctrine of the Arts*, Berne, Peter Lang, 1984.

—, « Literature versus theory: Rousseau's Second Preface to *Julie* », *French Studies*, 44, Oxford, Oxford University Press, 1990, p. 403-412.

—, « La préface dialoguée de *Julie* : Le refus du dialogue ? », *Annales de Jean-Jacques Rousseau*, Genève, Société Jean-Jacques Rousseau, 2002, p. 405-419.

SÉITÉ Yannick, « La machine célibataire – autour des « Amours de Milord Bomston »,

- Annales de Jean-Jacques Rousseau*, Genève, Société Jean-Jacques Rousseau, 2002, p. 353-375.
- , *Du livre au lire : La Nouvelle Héloïse : roman des lumières*, Paris, Honoré Champion, 2002.
- , « Censure et narratologie : les exemples de *De l'esprit* et de *La Nouvelle Héloïse* », *La Licorne*, n° 61, Rennes, PUR, 2002, p. 205-222.
- SGARD Jean, « Deux siècles d'éditions de *La Nouvelle Héloïse* (1778-1978) », *Cahiers de Varsovie*, n° 10, 1982, p. 123-134.
- STEWART Philip, « Ximenès, Voltaire et la critique de Julie », *Voltaire et ses combats*, Oxford, Voltaire Foundation, 1997, p. 1007-1014.
- TROUSSON Raymond, *Lettres à J.-J. Rousseau sur La Nouvelle Héloïse*, Paris, Honoré Champion, 2011.
- YAMASHITA Masano, *Jean-Jacques Rousseau face au public : problème d'identité*, Oxford, Voltaire Foundation, University of Oxford, 2017.